

Études littéraires africaines

Regards croisés d'historiens et d'écrivains

Conversations avec Pierre Halen, Bogumil Jewsiewicki, Lionel Manga et Papy Maurice Mbwiti

Maëline Le Lay



Number 35, 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1021716ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1021716ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Le Lay, M. (2013). Regards croisés d'historiens et d'écrivains : conversations avec Pierre Halen, Bogumil Jewsiewicki, Lionel Manga et Papy Maurice Mbwiti. *Études littéraires africaines*, (35), 129–138. <https://doi.org/10.7202/1021716ar>

gnantes sur le mal et l'effondrement des valeurs morales sur lesquelles les sociétés humaines sont bâties !

**Regards croisés d'historiens et d'écrivains
(conversations avec Pierre Halen, Bogumil Jewsiewicki,
Lionel Manga et Papy Maurice Mbwiti, retransmises par
Maëline Le Lay)**

La déferlante médiatique à propos de Congo. Une histoire nous a conduits à nous interroger sur les facteurs de ce succès éditorial européen. Les conversations croisées avec quatre hommes familiers du Congo — deux universitaires et deux écrivains — travaillant chacun dans un pays de l'aire francophone (France, Canada, Cameroun et République démocratique du Congo) viennent éclairer de manière complémentaire les questions relatives à la réception du texte et à sa composition singulière, entre Histoire et Littérature.

*

Les raisons d'un succès

Maëline Le Lay (M.L.L.) — *Congo. Une histoire de David Van Reybrouck a été unanimement salué par la critique et très bien reçu par un large public dépassant de loin le cercle des spécialistes du Congo, comme l'aurait fait un livre d'histoire de facture traditionnelle, telle l'Histoire du Congo, des origines à la République démocratique de Isidore Ndaywel è Nziem. Pourquoi un tel engouement ?*

Pierre Halen (P.H.) — La première explication me paraît bien sûr se trouver dans les qualités intrinsèques du livre. « Ça se lit comme un roman » parce que c'est écrit à beaucoup d'endroits comme un roman, et que cela suscite un plaisir de lecture ; c'est de toute évidence écrit efficacement. Intellectuellement, l'entreprise est remarquable, pour avoir été réalisée en quelques années : la masse de la documentation à synthétiser était immense, et s'il reste des choses un peu vite emballées, le résultat est tout de même impressionnant. Un second facteur me paraît résider dans le positionnement idéologique du propos, que j'ai envie de qualifier de synthétique : en s'efforçant de laisser parler les acteurs eux-mêmes, et le plus possible de témoins congolais mais non seulement, il donne une impression d'équilibre et d'objectivité : même si tel ou tel détail est un raccourci, une approximation, voire une petite erreur historique,

le lecteur a le sentiment qu'il a affaire non à un idéologue, mais à un « honnête homme », qui sait se montrer critique, mais sans obéir à la ligne d'un parti : une sorte d'indigné à sa manière, qui aurait en même temps le profil d'un enquêteur. Il s'efforce aussi de *comprendre*, au sens que les sociologues donnent à l'« approche compréhensive ». Tout le monde est comme soulagé de lire un propos qui semble prendre du recul par rapport aux approches plus « engagées » d'autrefois ; l'auteur se montre parfois très sévère, mais il ne donne pas le sentiment d'être partisan ; ça ne l'empêche pas d'être critique.

Lionel Manga (L.M.) – *Congo* court de page en page sous le signe de la transversalité, de la connexion de ce qui était jusque-là séparé et fournit ce faisant une vue plus congruente de ce pays. On pourrait presque parler d'un exercice de « défragmentation ». Il circule dans le texte de *Congo* une rare sensibilité lui conférant de la grâce et une humanité qui est parfois absente des propositions classiques, souvent plus austères, sinon aussi froides que des observations cliniques.

Papy Maurice Mbwati (P.M.M.) – Primo, l'écriture de *Congo* permet de faire ressortir la dynamique de l'histoire par la prise de parole de tous ses acteurs vivants, passés ou présents, narrateurs, reporters, observateurs directs ou indirects. Secundo, ces deux dernières décennies ont été les plus meurtrières de l'histoire du pays, mais malheureusement celle-ci a largement été occultée dans les médias internationaux qui se contentaient de mettre en avant le génocide rwandais mais rarement ses conséquences sur la sous-région des Grands Lacs, et particulièrement au Congo. Il était donc temps qu'un livre de ce type sur le Congo, écrit par un jeune, fût-il noir ou blanc, s'intéressant à l'histoire, puisse voir le jour et que d'autres points de vue, regards et prises de parole sur le Congo soient portés à la face du monde.

M.L.L. – *Comment peut-on expliquer qu'un accueil aussi favorable lui ait été réservé en France ?*

P.H. – D'abord, en dehors de quelques détails, la traduction française est bien faite. Mais c'est la formule éditoriale dans son ensemble qui a été efficace : le choix d'un éditeur généraliste à forte valeur ajoutée du point de vue littéraire et intellectuel en général, situé en France et disposant d'une structure de diffusion adéquate. Pas un éditeur belge ni africain, pas un éditeur « scientifique », pas non plus un éditeur où la littérature est clairement marquée comme telle (Gallimard). Les éditions Actes Sud, maison fondée par un Belge,

sont coutumières des relations avec le domaine néerlandophone, qu'elles prennent davantage au sérieux. Mais peut-être peut-on lire aussi, dans cette réception si positive, le besoin de comprendre ce qui se passe en Afrique centrale, après tant d'échos médiatiques, multiples, mais superficiels, depuis des années concernant la RD Congo.

M.L.L. — *Peut-on relier le succès de Congo. Une histoire aux romans inspirés par ce pays parus ces deux dernières années : Congo d'Éric Vuillard, paru en même temps, Le Rêve du celte de Mario Vargas Llosa et Equatoria de Patrick Deville en 2011 ?*

P.H. — Je ne pense pas qu'il faille envisager les choses à partir du contexte immédiat. Peut-être davantage, à moyen terme, dans le cadre d'une succession de débats concernant le Congo (Hochschild, etc.) ou plus largement la mémoire de l'ère coloniale. Si un ouvrage équivalent avait été mis sur le marché à propos du Sénégal ou de Madagascar, on peut se demander s'il n'aurait pas eu la même réception. L'avantage du Congo, c'est qu'il ne met pas en jeu la susceptibilité nationale française. Ce succès n'en demeure pas moins étonnant, puisqu'il s'est opéré malgré des facteurs très défavorables : le volume est pour le moins épais et la matière congolaise n'avait pas spécialement la réputation d'être attractive, *a fortiori* en France. *Congo. Une histoire* rejoint pourtant, en quelques endroits, la tradition littéraire du « récit sur le Congo », initiée par Conrad, qui innove aussi les publications récentes mentionnées ; de ce point de vue là aussi, c'est un livre-éponge.

M.L.L. — *Quelle réception de Congo. Une histoire en Afrique centrale, au Cameroun et au Congo ? Lionel Manga, vous préparez au Cameroun des lectures scénographiées d'extraits de Congo. Qu'est-ce qui vous fait penser que ce texte va toucher le public camerounais ? Quelle pertinence peut-il avoir à ses yeux, d'après vous ? Et au Congo, Papy Mbwati, savez-vous si le livre circule et si oui, dans quels milieux ? Quelles réactions déclenche-t-il ? Suscite-t-il du débat ?*

L.M. — La trajectoire du Congo est emblématique de la séquence postcoloniale en Afrique subsaharienne. Une génération élevée ici dans l'amnésie et l'oubli veut désormais savoir comment nous en sommes arrivés à ce fiasco généralisé. Découvrir ce texte lui fournirait assurément des clés de décryptage. En ce qui concerne mon projet, je me vois en mode solo pour commencer. Assis *by night* au coin d'une rue de Douala dans le quartier Bali où se tient une sorte de café à ciel ouvert, accompagné d'une installation sonore et

visuelle. Ma *playlist* se voudra hétéroclite mais comprendra à coup sûr le Miles d'*Ascenseur pour l'échafaud*¹⁶. Cette lecture est l'ADN d'une installation multimédia de plus grande envergure baptisée *De Profundis...* qui mettra en résonance différents textes sur le Congo depuis Conrad jusqu'à David Van Reybrouck en passant par Sony Labou Tansi, voire Hergé. Un projet de geste artistique pluridisciplinaire et collectif (qui intégrera le travail d'amis plasticiens, comédiens, photographes, poètes, vidéastes) sur une fascination qui dure dans l'Histoire et qui a suscité un épais corpus.

P.M.M. — Le livre n'est pas encore en vente au pays. Seules quelques personnes sont en sa possession, surtout dans le milieu littéraire et culturel. Il n'a pas encore, à ma connaissance, atteint le milieu académique et politique, et donc encore moins le Congolais ordinaire. Il faut savoir que le livre reste un luxe au Congo, son accès est encore un privilège pour la majeure partie de la population congolaise. Donc pour le moment, il n'est pas possible de transmettre les échos d'un éventuel débat autour de ce livre ici au pays.

À propos de l'écriture du récit historique : littérisation, mémoires et « archives vivantes »

M.L.L. — *On a dit de Congo. Une histoire qu'il inaugurerait une nouvelle forme d'écriture et/ou de récit de l'histoire. Pourtant, d'autres récits portant sur le Congo s'apparentent, à première vue, à ce type de narration historique, proche du journalisme et parfois de la fiction. Je pense aux textes de Lieve Joris (Mon oncle du Congo, Danse du léopard, L'Heure des rebelles) qui forment une sorte de trilogie congolaise retraçant les grandes périodes de l'histoire du Congo. Lieve Joris dit elle-même que son travail s'inscrit dans un genre de journalisme littéraire courant en Belgique et aux Pays-Bas*¹⁷. *Congo. Une histoire vous semble-t-il appartenir à ce même registre ou peut-il être considéré comme un texte novateur, pionnier dans son genre ?*

¹⁶ *Ascenseur pour l'échafaud*. Fiction, d'après un roman de Noël Calef. Réal. Louis Malle, scénario Louis Malle et Roger Nimier, musique de Miles Davis, 1958 (NdlR).

¹⁷ Lieve Joris, entretien avec Mona Chollet pour la revue en ligne *Périphéries* : « En Hollande, on est plus familier de ce que les Anglo-saxons ont appelé le "new journalism". À l'époque où j'étudiais à l'école de journalisme d'Utrecht, on ne parlait que de ça : de Norman Mailer, de Truman Capote ; des écrivains qui s'emparaient d'un sujet, qui l'exploraient de fond en comble, et qui le restituaient dans une écriture littéraire » (<http://www.peripheries.net/article312.html> ; consulté le 19/06/2013).

Bogumil Jewsiewicki (B.J.) – Si je dois situer le livre de Van Reybrouck dans une tradition narrative, je dirai qu’il combine les mérites d’un Basil Davidson avec le *new journalism* dont parle Joris et qu’elle pratique. Dans ce sens, il est certain qu’il ouvre une voie nouvelle puisqu’il parvient à tisser la mémoire avec l’histoire, les sensibilités, dont l’émotion, avec les faits historiques, et les destins individuels avec le collectif. Par rapport au livre de François Ryckmans, *Mémoires noires*¹⁸, né de la même volonté de laisser les Congolais s’exprimer sur leur histoire, Van Reybrouck l’emporte par la narrativisation à la première personne et par le lien d’empathie qu’il parvient à créer chez le lecteur envers ceux dont on restitue la parole. Il est certain que Van Reybrouck se situe dans la postérité de Joris, mais il y a une différence importante au niveau de l’énonciation. Joris offre au lecteur non seulement ce qu’elle voit mais aussi ce qu’elle sent et pense, ses doutes et ses craintes, son rapport aux gens via son histoire personnelle.

P.H. – Effectivement, l’ouvrage est à situer dans la lignée de ceux de Lieve Joris, qui n’ont pas été publiés par hasard, en français, chez le même éditeur. La posture est semblable aussi : non pas le voyage ou le reportage, mais une sorte de voyage-séjour, qui prend le temps de l’écoute, et qui s’énonce à partir d’un lieu qui est à la fois « dedans » et en retrait, avec du recul, plutôt, sur l’Histoire : le premier titre de Lieve Joris, *Terug naar Kongo*, signifie « retour au Congo », mais aussi : « retour sur l’histoire du Congo », avec un regard vraiment « post-colonial », pour le coup. Il y a un autre point commun, qui me paraît significatif : leur intérêt pour l’Afrique débute, dans les deux cas, par une interrogation, – et une volonté de comprendre –, à propos des missions chrétiennes, par un besoin d’inventaire à ce sujet¹⁹. Ce n’est pas une entrée « politique » classique, mais un seuil plus concret, plus directement lié au terrain, et aux hommes.

La différence par rapport à ce que propose Lieve Joris est dans l’ambition totalisante : on achète en une fois « toute » l’histoire du

¹⁸ RYCKMANS (François), *Mémoires noires. Les Congolais racontent le Congo belge, 1940-1960*. Bruxelles : Éd. Racine, 2010, 297 p.

¹⁹ JORIS (Lieve), *Terug naar Kongo*. Leuven : Kritak ; Amsterdam : Meulenhoff, 1987, 246 p. ; *Mon oncle du Congo*. Récit traduit du néerlandais par Marie Hooghe. Arles : Actes Sud, coll. Terre d’aventure, 1990, 281 p. ; VAN REYBROUCK (David), *Missie*. Brussel : Koninklijke Vlaamse Schouwburg, coll. Tekstboekjes / KVS, n°44, 2007, 68 p. ; *Mission. Suivi de L’âme des termites*. Pièces traduites du néerlandais par Monique Nagielkopf. Arles : Actes Sud, coll. Actes Sud - Papiers, 2011, 112 p. (NdIR)

Congo, et non seulement une période ; un certain public est sensible à cet aspect d'« ouvrage de référence » qu'on pourra consulter comme source. C'est en partie un leurre, car tout n'y est pas absolument fiable ; le système des notes est ultra-léger, et on a rarement une contre-enquête à propos de tel témoignage. Tout de même, en raison du sentiment que l'on a d'une certaine pondération dans l'approche, il y a une sorte de caution historique. Mais la caution littéraire y est aussi : on s'en rend mieux compte si l'on a lu le « roman » en forme d'enquête, sur le mode d'une sorte de docu-fiction, que Van Reybrouck a publié auparavant à propos de Maeterlinck (l'édition néerlandaise du *Fléau* a un sous-titre intéressant mais intraduisible : *Het stille knagen van schrijvers, termieten en Zuid-Afrika* ; littéralement le « rongage tranquille d'écrivains, de termites et d'Afrique du Sud »). Le récit relate le voyage d'un honnête homme à la rencontre d'autres honnêtes gens ; non pas vers des cultures différentes, des « autres », mais vers des hommes et des femmes pris dans l'Histoire, dans la « contemporanéité » dont parle Bogumil Jewsiewicki²⁰. Un critique flamand, Tom Lanoye, écrivait à propos du *Fléau* que son auteur « démontre que la non-fiction peut avoir la force d'un thriller et la profondeur d'un roman ». C'est une formule très juste, pour *Congo* aussi, même s'il s'agit alors de dizaines de mini-romans. Le fait est que ce n'est pas un modèle formaté par la tradition française, où fiction et non-fiction sont sans doute davantage séparées par la logique du champ ; alors qu'aux Pays-Bas, c'est un prix de littérature que remporte l'ouvrage, en France c'est un prix réservé à l'essai...

M.L.L. — *Qu'est-ce qui, d'après vous, fonde la dimension littéraire de ce livre ? Est-ce la manière de raconter les étapes de l'histoire du Congo par le truchement de personnes réelles (personnages historiques ou personnes ordinaires) mais que l'auteur traite comme des personnages fictifs ? Il me semble en effet qu'en les mettant ainsi en scène dans la plupart des amorces de chapitre, David Van Reybrouck parvient à faire, de ses interlocuteurs ou des personnages historiques et réels dont il va être question, de vrais personnages de romans à qui il prête une intention, des sentiments, dont il décrit les attitudes et les pensées. Ce faisant, ces débuts de chapitre fictionnalisés, incarnés par une figure emblématique de l'événement ou de la période traités, s'apparentent à des incipit de romans, autant de lucarnes individuelles au*

²⁰ JEWSIEWICKI (Bogumil), « Pour un pluralisme épistémologique en sciences sociales ; à partir de quelques expériences de recherche sur l'Afrique centrale », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 56^e an., n°3, mai-juin 2001, p. 651-663.

travers desquelles est ensuite déroulée l'histoire collective du pays. Qu'en pensez-vous ?

P.H. — Ces personnages, effectivement, ne sont pas *fictifs*, mais plutôt *fictionnels*. Il y a, d'une part, une fictionalisation, c'est évident, et d'autre part, dans le détail de la narration, un recours abondant à la rhétorique : des phrases « bien enlevées », des formules qui font mouche, des progressions qui ménagent des *concetti*. Il a l'art des petites phrases en fin d'alinéa : « Le Congo devint cette soupape » (p. 81). « Cette médecine visait plus à maintenir la Colonie en bonne santé qu'à guérir des individus » (p. 130). « Le tribalisme était sorti de la lampe » (p. 132). « Au Congo, la religion était le pili-pili du peuple » (p. 174), etc. Une figure qui est plus particulière à l'auteur, et qui manifeste les bons et les mauvais côtés de son entreprise visant à l'intelligibilité, c'est le parallélisme. C'est une figure récurrente, très didactique, dont voici de brefs exemples : « [...] mais au fond il n'y avait aucune différence entre la vie d'un esclave domestique d'Afrique centrale sur la péninsule arabique et l'existence d'un boy chez un fonctionnaire européen au Congo » (p. 82). Bien entendu, c'est une formule : n'importe qui voit que ce « aucune différence » est logiquement une exagération (s'il n'y avait pas de différence, la comparaison ne serait pas même envisageable) ; mais le parallèle ainsi introduit a son potentiel de provocation contre la doxa coloniale, d'où la petite pointe qui hérissera un certain nombre de lecteurs mais qui ravira les autres, plus nombreux. Le recours au style indirect libre et la narration de type cinématographique à laquelle l'auteur a recours pour raconter, par exemple, l'insurrection du 4 janvier 1959, sont autant d'exemples illustrant le traitement romanesque du texte.

P.M.M. — Il faut reconnaître en ce livre une sorte de légèreté qu'on ne rencontre pas très souvent dans les livres d'histoire, qui font tout au plus intervenir les personnages avec une certaine distance émotionnelle, sans empathie ni antipathie envers ces derniers. Alors que dans ce livre, on a l'impression de naviguer entre les époques tout en restant dans celle d'aujourd'hui, en s'attachant ou non aux divers personnages comme on pourrait le faire au cinéma. En outre, les témoignages des uns et des autres créent une espèce de parloir de l'histoire de tous et non celui d'une seule voix qui détiendrait à elle seule le monopole de la vérité historique. C'est ici, dans ce texte, que l'histoire revêt pour moi cette définition, celle de la tentative de retracer des bouts de vérités, de faits, de mensonges, de souvenirs, d'illusions, de certitudes et de doutes de tous ceux qui ont entendu

ou vécu des choses plus ou moins difficiles à une période donnée. David Van Reybrouck laisse ainsi grandir l'espace de la défaillance et de la fragilité naturelle de l'être humain. Je pense aussi que toutes les facettes de l'auteur qui transparaissent dans ses écrits – le journaliste, l'anthropologue, l'homme de théâtre, le romancier ou l'essayiste – donnent à ce livre cette saveur de sauce pétrie des épices de la narration historique, de la fiction, des chroniques, du journal de bord ou du carnet de voyage et bien sûr du roman.

M.L.L. – David Van Reybrouck écrit, dans l'importante partie consacrée à la justification des sources : « Mon analyse n'était cependant rien de plus qu'une explicitation de la méthode que j'utilise depuis un certain temps dans mon travail journalistique et littéraire (comme dans ma pièce *Missie*). Et de ma conviction que ce sont les êtres humains qui constituent les archives les plus sous-estimées du Congo » (p. 606). On ne peut s'empêcher de penser au livre de Bogumil Jewsiewicki, *Naître et mourir au Zaïre*, mais aussi aux travaux de recherche qu'il a coordonnés à partir de témoignages de Congolais : tant la collection « Archive congolaise. Mémoires lieux de savoir » chez L'Harmattan, que l'exposition « Mémoires de Lubumbashi » dont il a été le commissaire scientifique au Musée de Lubumbashi. Comment situer Congo. Une histoire par rapport à ces travaux ?

B.J. – Il y a une proximité entre sa démarche et celle du projet « Mémoires de Lubumbashi », mais les publics visés sont différents. De par ses conditions de production (circuit de distribution et coût), *Congo. Une histoire* ne peut s'adresser au Congolais moyen, alors que c'est l'ambition de l'exposition « Mémoires de Lubumbashi » comme celle du livre *Naître et mourir*²¹. Les deux projets visaient à stimuler la production locale des récits mémoriels et à renouer avec la communication performative de tradition locale. Van Reybrouck est, quant à lui, résolument inscrit dans la communication narrative. Son écriture permet au lecteur d'inscrire, dans sa vie et ses sensibilités, des hommes, des femmes et des événements historiques d'un autre pays. C'est principalement ce qui explique qu'un livre d'histoire de type académique, comme celui de Ndaywel – excellent dans son genre – ne pourra jamais avoir la réception de *Congo. Une histoire*. Nous sommes dans deux genres distincts : le premier constitue une lecture dont le plaisir s'accompagne de l'information vérifiable (la différence avec le roman historique), tandis que le

²¹ *Naître et mourir au Zaïre. Un demi-siècle d'histoire au quotidien*. [Récits de vie recueillis et présentés] sous la dir. de Bogumil Jewsiewicki et al. Paris : Éd. Karthala, coll. Les Afriques, 1993, 261 p. (NdIR).

second s'impose comme ouvrage de référence. Le premier se nourrit souvent et, à juste titre, du second.

P.H. — La différence majeure est d'ordre matériel (un livre/une exposition), mais on voit aussi la parenté avec les historiens qui veulent faire une « *history from below* ». Disons que chez Van Reybrouck, on dépasse à la fois la posture idéologique (écrire avec les gens une autre histoire que celle des intellectuels et des « dominants ») et l'apport strictement historien (faire voir de nouvelles réalités ou les faire voir autrement, c'est toujours apporter une contribution à l'histoire) pour accéder à une écriture où les « voix » sont utilisées aussi à des fins et avec des moyens littéraires, en tout cas en faisant vibrer aussi des cordes romanesques, sans parler de la rhétorique, fort mise à contribution par l'écrivain. L'historien ne se donne pas le droit, en principe du moins, de jouer de ces cordes là, et même si le prix à payer est un moindre plaisir de lecture, il est bon qu'il en soit ainsi ; sa contribution reste indispensable.

Marque-pages

M.L.L. — *Pourriez-vous citer une phrase ou un passage que vous aimez particulièrement, qui a retenu votre attention, que vous trouvez particulièrement réussi ? Pourriez-vous expliquer pourquoi ?*

P.H. — De très nombreux passages m'ont intéressé, la partie chinoise, notamment, que je n'attendais pas, et beaucoup de portraits, plutôt émouvants. Mais il y a aussi des passages qui m'ont laissé sur ma faim, où il me semble que le contrat n'a été que partiellement rempli. Par exemple, dans le chapitre consacré à la crise congolaise de 1960, la narration est dans l'ensemble bien enlevée. L'auteur schématise certes les « caractères » (les quatre personnages congolais les plus importants), mais en échange il restitue leur humanité et permet de saisir le contexte. Cependant, et c'est la limite de son recours aux témoignages, je trouve qu'il est fort peu question à cet endroit des arrière-plans congolais dans la carrière de Lumumba ; on ne comprend qu'une partie des rancœurs accumulées contre lui, en l'occurrence celles qui dépendent du contexte immédiat, bien dramatisé du reste ; le nom d'un personnage-charnière comme Victor Nendaka n'apparaît pas non plus à cet endroit, alors qu'il constitue le verrou des questions de sûreté dans le contexte. Parfois, cela va donc un peu vite.

L.M. — *« Et à l'intérieur d'un petit bureau plongé dans la pénombre, une femme frotte lentement le bois dans un mouvement de va-et-vient avec le capuchon d'un stylo bille, comme si elle voulait effacer quelque chose »*

(p. 494-495). *Cette phrase à elle seule dit tout le drame des femmes au Congo, mêlant pudeur, gravité et désarroi.*

P.M.M. — Ce livre est devenu, pour moi, un livre de chevet que je continue à parcourir jusqu'à l'heure actuelle. À cette question, je ne réponds pas en tant qu'auteur mais en tant que Congolais à la découverte de certaines vérités historiques qui me renvoient à des questionnements sur le cycle de violence dans mon pays et sur l'histoire de la constitution d'un peuple. Quel sens donner aujourd'hui aux faits et événements contemporains et récents survenus au Congo ? Comment comprendre les prises de position de plusieurs États occidentaux, notamment la Belgique, et ses responsabilités historiques d'hier et d'aujourd'hui ? Et enfin il me conduit à réfléchir sur la responsabilité du Congo en tant qu'État et du Congolais en tant que peuple dans le cheminement de son histoire.

Page 113 : « Léon Fievez, commissaire de district dans l'Équateur et fils d'agriculteur en Wallonie, se livrait fréquemment à des expéditions punitives sanglantes. Au bout de quatre mois de service, il avait tué 572 personnes. Au cours de l'une de ces expéditions, en quelques jours il fit piller et entièrement brûler 162 villages, dévaster des champs et tuer 1 346 personnes. Mais il généra en revanche la plus grande récolte de caoutchouc de tout l'État indépendant. » ... Je conclus en disant : et la justice dans tout ça ? Congo, quelle histoire !

B.J. — « [...] l'histoire du Congo a contribué à déterminer et à façonner l'histoire mondiale » (p. 594). Je crois que ce parti pris explique et justifie en grande partie l'enthousiasme à la réception du livre. De la première à la dernière page, Van Reybrouck inscrit les événements de l'histoire du Congo dans l'histoire globale, tant lorsqu'il relate l'histoire ou les propos de son interlocuteur (lequel ignore éventuellement ce lien) que lorsqu'il narre des événements ou des actions qui lient les Congolais au reste du monde. Du début jusqu'à la fin de ce livre, ils sont — individuellement et collectivement — des acteurs de leur destin et c'est autant pour le bien que pour le mal.